

CLEFS
POUR COMPRENDRE
LE MOYEN COURT

MÉTHODE FACILE ET RAPIDE

Le titre peut paraître accrocheur, il faut en convenir et il nous fait penser aux pubs mensongères qu'on trouve sur Internet dans le style : « parlez anglais couramment et sans effort en un mois », « traiter ses phobies en cinq minutes », ou encore « perdez cinq kilos par mois en prenant tel complément alimentaire » la déception est au rendez-vous et on se promet que c'est la dernière fois qu'on se laisse prendre.

Madame Guyon a su traduire simplement tout ce que la théologie mystique avait de complexe pour nous faire comprendre ce que nous faisons et où nous allons. Pourquoi nous y allons est déjà un pas important.

Elle est rapide parce qu'elle évite de perdre du temps par de fausses interrogations, en nous faisant prendre les bons raccourcis, en nous évitant les impasses, mais sa rapidité dépendra de notre détermination et notre degré d'abandon au travail de Dieu en nous, de notre docilité à suivre les mouvements de l'Esprit.

Sa méthode est sûre et facile parce que Madame Guyon a su la mettre à la portée de tous, laïcs et religieux, gens actifs ou retraités.

Mais ne nous faisons pas d'illusion son efficacité dépend de notre désir, de notre implication et de notre volonté à nous engager dans la voie d'une conversion totale sans regard en arrière.

Qu'est-ce qui peut nous empêcher de faire un pas de géant dans la vie de prière ? La réponse est simple : la peur. Et d'après une étude psychologique, toutes nos peurs se résument en une seule : celle de tomber. Cela peut paraître étonnant, mais la réponse est très pertinente. Tomber c'est perdre le contrôle, ne plus avoir de point d'appui et de repère, c'est quitter le connu pour l'inconnu, d'une certaine manière c'est mourir, faire le grand saut dans le vide et l'inconnu. Pour prendre une métaphore maritime, dans l'oraison nous faisons presque toujours du cabotage, nous suivons les côtes avec leurs « amers » leurs points de repère. Il faut prendre le large toutes voiles dehors, parce que nous avons un océan à traverser. La peur peut nous saisir quand nous perdons de vue les côtes, quand ne nous parvient plus l'éclat même lointain d'un phare. C'est à ce moment-là seulement que nous commençons le voyage de la foi. Mais rassurons-

nous, si nous avons perdu nos moyens humains de navigation nous possédons un GPS au fond de l'âme et les ondes satellitaires nous viennent de Dieu lui-même qui si nous nous trompons de cap nous dira : « faites demi-tour dès que possible » « recalcule en cours ». Les GPS que nous utilisons en marine sont couplés à la barre et corrigent en permanence la route que nous prenons. Encore faut-il fournir la longitude et la latitude du point que nous voulons atteindre.

LA MÉDITATION

Cette phase est nécessaire pour entrer dans l'oraison proprement dite. Elle nécessite calme et concentration. Le cerveau de l'homme moderne est en pleine mutation, nos enfants et nos petits enfants sont à la limite de l'hyperactivité. Ils ne supportent plus le silence et le calme est pour eux synonyme d'ennui. Les plus lucides se rendent compte qu'ils sont emportés par un cyclone de pensées, d'inquiétudes et de stress que rien ne saurait stopper, ils se tournent alors vers la méditation. Nous estimons que c'est une bonne propédeutique à la méditation spirituelle, mais un discernement s'impose dans toutes les méthodes proposées, car elles véhiculent souvent des valeurs étrangères au christianisme. La meilleure est sans doute la méditation de pleine conscience, mais là encore il faut bien choisir son école. Notre préférence va à Jon Kabat-Zinn qui a su dégager l'essentiel de la démarche de toute influence religieuse. Sa méthode est neutre et consiste en une rééducation du cerveau dans la lignée de la méthode Roger Vittoz.

Nous lisons dans un article du Point : " En 1979, l'Américain Jon Kabat-Zinn (né en 1944), docteur en biologie moléculaire du prestigieux Massachusetts Institute of Technology (MIT), fonde la Clinique de réduction du stress à l'hôpital universitaire du Massachusetts. C'est là qu'il développe son programme MBSR (Mindfulness-Based Stress Reduction : « Réduction du stress par la pleine conscience »). Conçue à l'origine pour diminuer le stress généré par des douleurs extrêmes, cette méthode de méditation a été adoptée depuis par des centaines de centres hospitaliers dans le monde, notamment grâce au succès de son livre, *Au cœur de la tourmente, la pleine conscience* (1991)

Nous vous conseillons son livre accompagné d'un CD, ce qui est déjà une bonne façon par l'écoute passive de 108 méditations lues par la voix chaude de Bernard Giraudeau, d'entrer dans l'intériorité.

Ce livre ne coûte qu'environ 13 €



Il s'agit pour tout dire de se vivre l'instant présent et de se rendre présent au présent. Nous aimons cette formule : La présence au présent nous fait présent de la Présence.

Chez Madame Guyon la méditation passe au-dessus de l'étape de réflexion intellectuelle qu'on appelait les considérations pour laisser une parole ou une image résonner en nous et produire un sentiment d'amour. C'est seul l'amour qui nous entraînera dans les profondeurs de la contemplation.

L'ÂME

Ce terme est significativement absent de la culture moderne tout simplement parce qu'elle a perdu son âme. La plupart des gens ignorent qu'ils ont une âme. Il parle de la conscience, de l'inconscient, mais ils ignorent cette partie d'eux-mêmes qui est le principe, la fin et l'au-delà de la conscience. Beaucoup vivent à la superficie de leur conscience et ne possédant que peu d'affect et de conscience morale. La conscience est rétrécie parce qu'elle n'est pas nourrie par l'âme et ses richesses.

Autrefois on disait qu'un village comptait trois mille âmes, aujourd'hui on ne voit plus que des individus parce que nous vivons dans l'individualisme et le matérialisme.

Alors comme prendre conscience de l'existence de son âme ? C'est uniquement l'expérience qui peut nous enseigner. Dans beaucoup de langues « mon âme » est un mot d'amour, comme en russe « dousha moïa ». L'expérience amoureuse nous fait prendre conscience qu'il y a en nous une instance qui ne relève ni du cerveau ni du corps, bien qu'elle y participe. L'amour maternel ou fraternel échappe à toute analyse rationnelle. L'expérience spirituelle comme une effusion du Saint-Esprit, un élan pour Dieu, la conscience d'une réalité tout autre qui nous fait éprouver de la joie, de la bonté, du bonheur, de la louange, du dévouement nous aide à situer à l'intérieur de nous-mêmes ce que nous pouvons appeler âme.

Vous pouvez connaître un état d'âme négatif et le transformer en état d'âme positif en pratiquant la prière de louange, seul ou en groupe. Ce qu'on appelle « onction » nous rend sensible l'espace de l'âme. Quand on commence à la reconnaître, il est nécessaire de l'exercer comme on exerce son corps, à en prendre soin quotidiennement. Prendre soin de son âme.

Âme dans toutes les langues est synonyme de **souffle** et de **mouvement**. C'est l'âme qui anime. La racine indo-européenne est le sanscrit atma qui donne en allemand le verbe atmen : respirer. Comme notre corps respire inconsciemment, notre âme doit s'animer par le mouvement de l'Esprit sans que nous nous en rendions plus compte. En grec c'est atmos qui donne atmosphère, la sphère du souffle. Quand on meurt, on peut soit dire qu'on rend son dernier soupir soit qu'on rend son âme.

Il faut respirer en Dieu pour que Dieu respire en nous pour qu'il devienne notre seule atmosphère.

Les auteurs mystiques évoquent des dimensions de l'âme. La première qui est fondamentale est la profondeur. Madame Guyon parle de son fond. Quand on entre dans l'oraison tout ce que nous sommes s'intériorise et suit une pente qui conduit vers le fond. Maître Eckhart préfère parler du fond sans fond (grundlos) de l'âme parce quand l'âme atteint son fond le plus profond et rejoint le Dieu sans fond, l'infini divin.

LA PERFECTION

Le lecteur moderne du Sermon sur la Montagne commet inmanquablement un contresens en lisant cette injonction de Jésus « soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait ». Le sens commun dit que la perfection n'est pas de ce monde. La définition du Larousse est la suivante : Qualité de l'esprit ou du corps portée au plus haut degré : Être doué de toutes les perfections. » C'est une définition de Dieu lui-même. On peut interpréter comme le fait Joachim Jérémias d'une façon bien protestante que le Sermon sur la Montagne est une collection « d'impossibles préceptes » leurs buts seraient didactiques, ils nous mettraient devant l'incapacité radicale de l'homme de se sauver et donc de ne compter sur la grâce, « *gratia sola* » disait Luther. Ce n'est pas faux, mais c'est quand même un contresens, chose étonnante chez un si grand exégète.

Nous pouvons aussi nous méprendre quand saint Paul dit : « Nous tous qui sommes des parfaits, c'est ainsi qu'il nous faut penser ; et si, sur quelque point, vous pensez autrement, là encore Dieu vous éclairera. (Philippiens 3, 15) Est-il un orgueilleux en plus d'être un terroriste de la pensée et un paranoïaque qui pense avoir toujours raison ? Une autre citation de saint Paul qui utilise le même terme grec va nous éclairer : Epaphras, qui est des vôtres, vous salue, serviteur de Jésus-Christ, il ne cesse de combattre pour vous dans ses prières, afin que vous teniez bon, comme des **hommes faits**, demeurant disposés à faire **toute la volonté de Dieu**. (Colossiens 4,12)

Le terme grec qui traduit la perfection est *telos* et l'hébreu est *shalem*. *Telos* signifie « fin » non pas dans le sens de la finitude, mais dans le sens de la complétude. *Shalem* signifie entier, complet, terminé. La philologie vient à notre aide avec la conjugaison : le parfait et l'imparfait, l'accompli et l'inaccompli. Le parfait que nous appelons en français, le passé simple, indique qu'une action est terminée.

Voltaire ne se trompe pas quand il écrit : « Si l'homme était parfait, il serait Dieu ». (Lettres philosophiques, XXV), mais il méconnaît le but de l'incarnation : « Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu » et encore : « devenir par grâce ce que Dieu est par nature »

« Jésus lui dit : Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel. Puis viens, et suis-moi. (Matthieu 19, 21)

L'homme qui cherche une perfection humaine fabrique et bricole des causes qui n'atteignent jamais leur fin, car la fin est connue de Dieu seul. Le perfectionniste s'expose soit au déni soit au désespoir dans l'obsession malade du détail qui cloche.

« Tout ce qui montre de l'ordre, des proportions bien prises et des moyens propres à faire de certains effets, montre aussi une fin expresse : par conséquent, un dessein formé, une intelligence réglée et un art parfait. C'est ce qui se remarque dans toute la nature. Nous voyons tant de justesse dans ses mouvements, et tant de convenance entre ses parties, que nous ne pouvons nier qu'il n'y ait de l'art. Car s'il en faut pour remarquer ce concert et cette justesse, à plus forte raison pour l'établir. C'est pourquoi nous ne voyons rien, dans l'univers, que nous ne soyons portés à demander pourquoi il se fait : tant nous sentons naturellement que tout a sa convenance et sa fin. » (De la Connaissance de Dieu et de soi-même, IV, 1)

Dieu produit les causes qui conduisant à la fin qu'il a désirée pour nous. Il y a donc bien un finalisme aussi bien dans la nature que dans l'âme humaine. Comme le disait Einstein : Dieu ne joue pas aux dés. Il dit ailleurs : un peu de science éloigne de Dieu, beaucoup de science ramène à Dieu.

Pour en revenir à la perfection nous lisons dans le Chrétien Intérieur :

« En quoi consiste la perfection ?

La perfection consiste à faire la volonté de Dieu et non à comprendre ses desseins. Les desseins de Dieu, le bon plaisir de Dieu, la volonté de Dieu, l'opération de Dieu et le don de sa grâce sont tous une seule et même chose dans la vie spirituelle. C'est Dieu qui travaille dans l'âme pour la rendre semblable à elle-même. La perfection n'est ni plus ni moins que la coopération fidèle de l'âme avec cette œuvre de Dieu,

et elle est commencée, grandit et se consume dans l'âme non perçue et en secret. La science de la théologie regorge de théories et d'explications sur les merveilles de cet état dans chaque âme en fonction de ses capacités. On peut être au courant de toutes ces spéculations, en parler et en écrire admirablement, instruire les autres et guider les âmes; pourtant, si ces théories ne sont que dans l'esprit, on est comparé à ceux qui, sans aucune connaissance de ces théories, reçoivent le sens des desseins de Dieu et font sa volonté sacrée, comme un médecin malade comparé à de simples gans an parfaite santé. Les desseins de Dieu et de sa volonté divine acceptés par une âme fidèle avec simplicité agissant dans cet état divin à son insu, tout comme un médicament pris avec obéissance produira la santé, même si le malade ne sait ni ne veut rien connaître de la médecine. Comme le feu ne dégage de la chaleur, et non des discussions philosophiques à son sujet, ni la connaissance de ses effets; mais, les desseins de Dieu et de sa sainte volonté œuvrant dans l'âme pour sa sanctification, et non des spéculations de curiosité sur ce principe et cet état. Quand on a soif, on se désaltère an buvant et non en lisant des livres traitant de cette maladie. Le désir de savoir ne fait qu'augmenter cette soif. Donc, quand on a soif de la sainteté, le désir de la connaître ne fait que l'éloigner. La spéculation doit être écartée et tout ce qui est organisé par Dieu an ce qui concerne les actions et les souffrances doit être accepté avec simplicité, car ce qui se passe à chaque instant par ordre ou permission divins est toujours le plus saint, le meilleur et le plus divin pour nous.

LA QUIÉTUDE

« Vers les eaux du repos, il me mène pour y refaire mon âme »
(Psaumes 23)

L'âme qui avance dans l'oraison passive va goûter une quiétude, un repos dont on ne peut parler que lorsqu'on la expérimenté. Ses détracteurs ignorent totalement ce qu'ils combattent. Mais même sans l'avoir expérimenté, si on connaît un tant soit peu sa Bible, on se rend compte qu'il est un avant-goût du Ciel. Nous préparons une étude sur ce sujet capital. Capital est bien le mot puisqu'il vient du latin *caput* qui veut dire tête et qui signifie à la fois le commencement et le principe et donc la fin. Au début était le repos et la terre promise le Paradis est un lieu de repos éternel. La tradition des Pères y fait souvent référence et l'apatheia dans l'orthodoxie est la condition *sine qua non* de l'échange divin. L'apatheia n'est pas l'apathie, mais l'absence de passion, de trouble et d'inquiétude, une paix qui surpasse toute intelligence. Elle rejoint l'antique injonction monastique « fuge, tace, quiesce » « fuis, tais-toi, repose-toi ». Ce n'est pas une invention de ce que les ennemis de Madame Guyon et de Fénelon ont appelé un quiétisme modéré.

Ce repos n'est pas non plus le contraire du labeur, pour preuve le shabbat du Créateur : Dieu se reposa le septième jour. Était-il donc fatigué ? À l'évidence il s'agit d'une autre réalité qui est une jouissance, une fruition, disent les théologiens. Dieu ne se repose pas de son travail, il se repose dans son œuvre, dans le bonheur du débordement de lui-même, comme dirait Maître Eckhart. L'homme et la femme unis à Dieu dans l'Éden goûtaient et partageaient le même bonheur. Éden en hébreu signifie délice, le paradis (*pardes* en hébreu : le jardin) est un jardin de délices (qui n'a rien à voir avec l'œuvre démoniaque de Jérôme Bosch). Le Shabbat est le délice des jours et de shabbat en shabbat nous nous préparons à entrer dans le huitième jour qui est le shabbat éternel.

Dieu se repose dans sa créature, et la créature ne peut trouver son repos qu'en Dieu. Comment le dire mieux que saint Augustin : « Tu nous as faits pour toi Seigneur et notre cœur est sans repos tant qu'il ne repose pas en toi » ?

L'oraison de quiétude prend place dès les demeures du Château de l'âme.

Trouve la paix et des milliers autour de toi la trouveront » disait saint Seraphim de Sarov

Nous trouvons un texte admirable dont Olivier Clément avait le secret, dans sa Préface au tome 1 de la Philocalie des Pères neptiques :

Ainsi les "vertus" — foi, crainte de Dieu, humilité, abstinence, patience et douceur, espérance — culminent à l' "impassibilité" (apathéia). Celle-ci n'a rien de négatif, mais désigne une très profonde paix (hésychia) qui ne se complaît nullement en elle-même, mais, pénétrée par le silence de Dieu, s'ouvre à l'infini sur les êtres et les choses. L'âme n'ignore pas les "passions", elle les voit lucidement naître et dépérir, mais ne se laisse pas troubler par elles. L'apathéia synthétise toutes les "vertus" : "Le diadème d'un roi n'est pas fait d'une seule pierre précieuse, et l'impassibilité n'atteint pas sa perfection si nous négligeons une seule vertu, quelle qu'elle soit."¹

C'est ainsi qu'on peut voir des ascètes pratiquant presque toutes les vertus s'abandonner soudain à une passion effrénée, avec une violence que d'humbles pécheurs ignorent, et devenir par exemple d'atroces fanatiques. L'impassibilité rassemble l'homme et l'ouvre à l'amour divin pour la création, ce "fol amour" dont parlent Maxime le Confesseur et Nicolas Cabasilas. L'homme alors peut aimer d'un amour qui n'asservit pas — ni lui ni l'autre — mais libère. "L'impassibilité n'exclut nullement l'amour, mais l'engendre".² Celui qui sait, de tout son être, que le Christ est ressuscité et que tout, à jamais, vit en lui, celui-là peut aimer même ses ennemis et "renverser le mur de séparation que nous avons nous-même construit"³. L' "impassibilité" affine les sentiments, permet de sentir les êtres et les choses comme de l'intérieur, rend les intuitions, les pensées, les actes infiniment plus délicats et plus attentifs.

¹ JEAN CLIMAQUE, L'Échelle sainte XXIX,12.

² MAXIME LE CONFESSEUR, Centuries sur l'amour I,2.

³ L' Échelle sainte XXIX,13

Et Bremond dans sa métaphysique des saints :

La quiétude, qui saisit Dieu, est donc beaucoup plus intelligente, autant dire plus connaissante que la raison qui le pense et qui le démontre. Laissons les techniciens disputer entre eux sur les mérites comparés de l'intelligence et de l'amour. Seul nous intéresse le fait concret de la quiétude... Pour nous, cette « saisie immédiate de Dieu » est ensemble connaissance et amour. La quiétude connaît, parle que et en tant qu'elle aime; en aimant, elle connaît. Amour immanent à la connaissance ; connaissance immanente à l'amour.

ABJECTION

L'abjection est le moyen le plus radical de mourir à soi-même. Mais qui peut le comprendre aujourd'hui ? Certains poètes maudits en ont eu l'intuition tels Baudelaire, Rimbaud, Lautréamont ou encore l'écrivain chrétien Léon Bloy. Ils ont eu l'intuition qu'au fond de la misère la plus noire un soleil éblouissant devait se lever. Il y a bien peu de Benoît Labré de nos jours... Il nous faut pourtant approfondir ce sujet parce qu'il fait partie du chemin de Croix sans lequel il n'a pas d'Ascension.

Choisir la pauvreté, considérer le pauvre comme un maître spirituel qui connaît le dépouillement, c'est épouser l'état du malade que l'on sert. Les mystiques nobles du XVIIe siècle se mettent à genoux devant les pauvres ce qui sera intolérable pour l'orgueilleux Louis XIV et son épouse morganatique Madame de Maintenon qui a construit sa vie de telle manière qu'elle passe de pauvreté à la plus haute noblesse.

L'abjection n'a pas le sens qu'il a pris aujourd'hui bien que des Madame de Chantal ou des Jean de Bernières⁴ iront jusqu'à sucer les ulcères des malades pour s'abaisser le plus possible. L'abjection est donc révolutionnaire avant l'époque et ne pourra qu'irriter le clergé et la noblesse qui trouveront que les mystiques soit en font trop (c'est ce que pense Nicole⁵) soit les remettent en question d'une manière intolérable. Les mystiques de cette époque traiteront leurs valets et leurs bonnes d'égal à égal et les initieront à l'oraison et à la vie mystique.

Saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal ont fondé le Visitation pour que les nobles se rendent chez les pauvres plutôt que de leur faire la charité avec condescendance en passant dans la rue. Malheureusement et comme un signe annonciateur de la condamnation des mystiques, l'Église de France s'y opposa et les Visitandines demeureront cloîtrées dans leurs monastères.

Le philosophe Michel Foucault parlera du Grand Enfermement que connut le siècle de Louis XIV, la vue du pauvre et du malade mental

⁴ Caen 1602 - 1659

⁵ Pierre Nicole est un théologien et un controversiste français, né le 19 octobre 1625 à Chartres, mort le 16 novembre 1695 à Paris. Il est considéré comme un des principaux auteurs jansénistes.

est devenue intolérable, il faut les parquer, les enfermer et combattre ceux qui veulent les maintenir dans la société.

Il nous faut bien ancrer l'abjection dans l'Imitation de Jésus-Christ lui qui a dit à tous : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même et prenne sa croix chaque jour, et qu'il me suive. » (Luc 9, 23)

Que signifie prendre sa croix sinon s'exposer au traitement que reçut le Serviteur Souffrant : nu il a été couvert de crachat et d'injures, il a été méprisé et son nom a été compté parmi ceux des infâmes. Sommes-nous prêts à subir l'humiliation, à ce que notre nom devienne synonyme d'imposteur, de fou, d'illuminé, de malfaiteur et de grand pécheur ? Comme dit saint Paul nous pouvons être donnés en spectacle aux hommes et aux anges. Nous pouvons dire que le chrétien qui est jugé digne de subir une telle épreuve éprouvera l'amoureux bonheur d'être associé au Christ, il se réjouira et bondira de joie ! Mais il ne faut pas s'effrayer à l'avance, car Dieu ne peut pas permettre que nous soyons éprouvés au-delà de nos forces. Nous le voyons dans la vie des saints, c'est bien souvent dans un stade avancé de leur parcours qu'ils connaissent le sort de Job et l'on sait d'avance qu'ils en sont sortis vainqueurs. Il faut ajouter que d'une manière ou d'une autre le choix leur a été laissé à l'avance de l'accepter ou non. Un ange est apparu à un saint d'autrefois à cause de sa prière de supplication pour être délivré. L'ange lui dit : tu peux être délivré sur-le-champ de cette épreuve, mais sache que tu perds une grande couronne !

L'INTÉRIEUR ET L'EXTÉRIEUR

Les actes extérieurs et intérieurs dans la vie spirituelle

Intériorité et l'extériorité supposent une localisation. Nous serions tentés de raisonner d'une manière simpliste et matérielle. Si le lieu est une maison, nous saurons tout de suite situer l'intérieur et l'extérieur quoiqu'on puisse s'interroger sur des lieux intermédiaires comme une véranda ou un porche. Notre corps peut ainsi soutenir la comparaison avec un temple, le Temple selon l'image employée par saint Paul. Dans ce cas l'intériorité comporte des degrés qui vont du parvis des Gentils au Saint des Saints, lui-même précédé du Lieu Saint. Le corps est à la fois extérieur et intérieur avec l'apparence qui est le lieu de communication entre l'âme et les autres. Un regard, un sourire, une caresse assurent une transition, un lieu de passage, tout comme la voix et les paroles qui sortent de notre bouche, mais aussi de notre cœur et de notre âme.

Dans la vie spirituelle, l'âme nous servira de point de référence pour discerner ce qui est intérieur et ce qui est extérieur, la vie intérieure est donc la vie de l'âme. Une prière pourra très bien se voir qualifiée d'extérieure si elle est murmurée du bout des lèvres, si elle purement mentale. Nous pourrions faire des neuvaines, des trentains et toutes sortes de dévotions qui seront considérés comme extérieurs, car l'âme n'y est pas investie. Pour tout dire nous avons connu bien des religieux qui avaient très peur de la vie intérieure et de l'abîme insondable sur laquelle est peut ouvrir. On peut assister à la Messe sans la vivre tout comme on peut vivre la Messe sans y assister ; par la communion spirituelle ou la communion de désir, c'est ce que peuvent pratiquer ceux qui sont exclus de la table sainte pour des raisons fort variées qui vont de la discipline sacramentelle à l'incapacité physique chez les malades.

Des actes intérieurs pourront être extérieurs comme des actes extérieurs pourront impliquer l'intérieur.

Il semble qu'aujourd'hui le plus grand nombre des chrétiens (mêmes « professionnels » dans le sens où ils ont fait profession par des engagements) ignorent tout de la vie de l'âme et comment en prendre soin, comment l'intensifier et l'approfondir. La bonne question à se poser est la suivante : où se trouve le poste de pilotage de notre vie ?

La réponse toute culturelle et bien occidentale, qui s'impose immédiatement : dans le cerveau ! Et si nous objectons : non il est dans l'âme ! On vous rétorquera que c'est la raison qui commande une conduite raisonnable. On confond malheureusement la raison et l'intellect. L'intelligence véritable est justement une des grandes capacités de l'âme. La raison conduit au rationalisme qui fait que nos pensées nous sont extérieures, conceptuelles et virtuelles alors que l'intelligence conduit à la sagesse et à l'activité fructueuse tout comme à la contemplation. Si on essaye d'éclairer sa conscience par la raison, on débattrait sans fin, on se perdrait en conjectures et en hypothèses jusqu'à nier l'existence de la conscience ! On ne peut éclairer sa conscience que par l'intelligence qui est prompte quand elle est mue par l'âme. La véritable compréhension vient de la contemplation suivant l'exemple de saint Thomas d'Aquin qui, lorsqu'il butait sur un point de raisonnement, mettait sa tête dans le tabernacle et la lumière lui était donnée. Cette conduite n'est pas raisonnable, mais elle est intelligente.

Sans l'intériorité la science devient folle et le christianisme perd la raison quand il demeure à l'extérieur des mystères.

Le travail d'intériorisation commence par le détachement de tout ce qui est extérieur puis se poursuit par le détachement des richesses que nous croyions intérieures. On parviendra ainsi au plus proche de la nudité adamique et au plus proche de l'innocence originelle bien que seule la mort puisse parachever ce dépouillement. C'est nu que le Christ est monté au Calvaire, c'est dans le dépouillement de nos oripeaux de chair que nous accueillons pleinement son œuvre de rédemption.

Citons ici un excellent article de Hervé Pasqua, Directeur de l'Institut Catholique de Rennes intitulé : Thèmes eckhartiens et postérité de Maître Eckhart (1260-1328) :

« Le détachement

Le traité Von abegescheidenheit (du détachement) expose son objectif dès les premières lignes : comment "devenir par grâce ce que Dieu est par nature", selon une formule empruntée à Maxime le confesseur. Le

moyen d'y parvenir est le détachement. Le détachement permet à l'âme de se déifier en s'affranchissant de tout le créé. La pauvreté, en tant que vertu, consiste à se détacher des biens de la terre pour faciliter l'accès au seul Bien véritable. Le Bien infini n'exclut pas le bon usage des biens finis, il n'entraîne pas leur négation. Nul doute que le religieux Eckhart a vécu cette pauvreté authentiquement chrétienne. Mais, sa conception ontologique du détachement donne à celui-ci un sens différent. Si l'humilité consiste en un mouvement d'intériorisation, le détachement consiste en un mouvement à rebours de toute extériorisation. Le détachement consiste à laisser (lazên) toutes choses. Il s'agit de sortir de tout ce qui ex-siste à l'extérieur. Dans le sermon allemand, Eckhart exprime son effroi devant ce dépassement de tout le créé qui consiste en un anéantissement : "Je suis effrayé, quand je dois parler de Dieu, du détachement total que doit avoir l'âme qui veut parvenir à l'union". Cette union avec Dieu ne peut se réaliser parfaitement, en effet, que dans la Déité qui est l'Un sans l'Être, le vide pur et nu. La déification exige la néantification. Ainsi les œuvres ne sont-elles pas condamnées, mais elles jouent un rôle négatif et négateur consistant à faire en se défaisant. C'est en ce sens que Maître Eckhart interprète le rôle de Marthe, l'active, tout adonnée aux tâches domestiques, alors que Marie, la contemplative, boit passivement les paroles de Jésus. Opérant une inversion axiologique⁶, il accorde la priorité à Marthe, dont l'action à la surface des choses la situe non pas "dans les choses", mais "auprès des choses". En vérité, elle se trouve déjà dans le fond de son âme qui n'est pas de l'âme, qui est le lieu même de la Déité, alors que Marie recherche encore une satisfaction personnelle dans la contemplation et demeure encore à la surface d'elle-même. Cette pensée, en se développant, donnera naissance à la conception quiétiste du "pur amour" qui n'est pur que s'il aime "sans pourquoi", et à celle de la "bonne volonté" kantienne, qui n'est bonne que parce qu'elle se veut elle-même en se détournant de tout objet extérieur à elle. »

⁶ Axiologique : Qui a rapport avec les valeurs.

L'ANÉANTISSEMENT

« La rose est sans pourquoi, elle fleurit parce qu'elle fleurit,
Elle ne fait pas attention à elle-même, ne demande pas si on la voit. »
(Angélius Silésius, Le Pèlerin chérubinique)

Il y a un temps auquel l'âme vit en Dieu et il y en a un auquel Dieu vit en l'âme. Ce qui est propre à l'un de ces temps est contraire à l'autre. Lorsque Dieu vit en l'âme, elle doit s'abandonner totalement à sa providence. Lorsque l'âme vit en Dieu, elle se pourvoit avec soin et très régulièrement de tous les moyens dont elle peut s'aviser pour la conduire à cette union. Toutes ses routes sont marquées, ses lectures, ses comptes, ses revues ; son guide est à ses côtés et, jusqu'aux heures de parler, tout est réglé.

Quand Dieu vit dans l'âme, elle n'a plus rien comme d'elle-même. Elle n'a que ce que lui donne au moment le principe qui l'anime : point de provisions, plus de chemins tracés. C'est comme un enfant qu'on mène où l'on veut et qui n'a que le seul sentiment pour distinguer les choses qu'on lui présente. Plus de livres marqués pour cette âme, assez souvent elle est privée de directeur arrêté. Dieu la laisse sans autre appui que lui seul. Sa demeure est dans les ténèbres, l'oubli, l'abandon, la mort et le néant. Elle sent ses besoins et ses misères sans savoir par où ni quand elle sera secourue. Elle attend en paix et sans inquiétude qu'on vienne l'assister, ses yeux ne regardant que le ciel. Dieu, qui ne trouve point dans son épouse de plus pure disposition que cette totale démission de tout ce qu'elle est pour n'être que par grâce et par opération divine, lui fournit à propos les livres, les pensées, les vues d'elle-même, les avis, les conseils, les exemples des sages. Tout ce que les autres trouvant par leurs soins, cette âme le reçoit dans son abandon ; et ce que les autres gardant avec précaution pour le retrouver quand il leur plaît, celle-ci le reçoit au moment du besoin et le laisse, n'en admettant précisément que ce que Dieu veut bien en donner, pour ne vivre que par lui.

Les autres entreprenant pour la gloire de Dieu une infinité de choses. Celle-ci souvent est dans un coin de la terre comme un reste de pot cassé dont on ne s'avise pas de chercher aucun service. Là, cette âme délaissée des créatures, mais dans la jouissance de Dieu par un amour

très réel, très véritable, très actif quoique infus dans le repos, ne se porte à aucune chose de son propre mouvement. Elle ne sait que se laisser et se remettre entre les mains de Dieu pour le servir en la manière qu'il connaît. Souvent, elle ignore à quoi elle sert, mais Dieu le sait bien. Les hommes la croient inutile, les apparences favorisant ce jugement. Il n'en est pas moins vrai que, par de secrètes ressources et par des canaux inconnus, elle répand une infinité de grâces sur des personnes souvent qui n'y pensant point et auxquelles elle ne pense pas.

Tout est efficace, tout prêche, tout est apostolique dans ces âmes solitaires. Dieu donne à leur silence, à leur repos, à leur oubli, à leur détachement, à leurs paroles, à leurs gestes, une certaine vertu qui opère à leur insu dans les âmes. Et, comme elles sont dirigées par les actions occasionnelles de mille créatures dont la grâce se sert pour les instruire sans qu'elles y pensent, aussi servent-elles de soutien de direction à plusieurs âmes, sans qu'il y ait aucune liaison expresse ni engageante pour cela. C'est Dieu qui opère en elles, mais par mouvement imprévu et souvent inconnu, en sorte que ces âmes sont comme Jésus dont il sortait une vertu secrète qui guérissait les autres 3. Entre elles et lui, il y a cette différence que souvent elles ne sentent point l'écoulement de cette vertu et même qu'elles n'y contribuent point par coopération. C'est comme un baume caché que l'on sent sans le connaître et qui ne sait pas lui-même sa vertu.

L'état auquel celui de ces âmes me paraît davantage, c'est l'état de Jésus et de la Sainte Vierge et de saint Joseph. C'est donc une dépendance du bon plaisir de Dieu et une passivité continuelle pour être et agir, mû par ce bon plaisir de Dieu 4 dont il est ici question 5. Ce qu'il faut bien remarquer est sa volonté inconnue, sa volonté de hasard, de rencontre et, pour ainsi dire, d'aventure. Je l'appellerai, si vous voulez, sa volonté de pure providence, pour la distinguer de celle qui nous marque des obligations précises, dont personne ne se doit dispenser, laissant à part cette volonté spécifiée et déterminée 6. Je dis que ces âmes dont je parle sont par état dans l'état de l'autre que je nomme de pure providence. Il arrive de là que leur vie, quoique très extraordinaire, n'offre cependant rien que de commun et de fort ordinaire. Elles remplissant les devoirs de la religion et de leur état, les autres en font autant en apparence que celles-ci. Examinez-les pour le reste, rien de frappant ni de particulier : elles sont toutes dans le cours

des événements ordinaires, ce qui peut les faire distinguer ne tombe point sous les sens. C'est cette dépendance continuelle où elles sont de la volonté suprême qui semble tout ménager pour elles. Cette volonté les rend toujours maîtresses d'elles-mêmes par la soumission habituelle de leurs cœurs. Cette volonté, dis-je, soit qu'elles y coopèrent expressément, soit qu'elles y obéissent sans le remarquer, les applique au service des âmes.

Il n'y a ni honneurs ni revenus pour un emploi couvert sous la plus grande nudité et inutilité pour le monde. Ces âmes, par état dégagé de presque toutes les obligations extérieures, elles sont peu propres au commerce du monde, aux affaires, aux soins composés, aux réflexions et conduites industrieuses. On ne peut s'en servir à rien, on ne voit en elles que faiblesse de corps et d'esprit, d'imagination, de passions. Elles ne s'avisent de rien, elles ne pensent à rien, elles ne prévoient rien, ne prenant cœur à rien. Elles sont pour ainsi dire toutes brutes. On ne voit rien en elles de ce que la culture, l'étude, la réflexion donnant à l'homme. On y voit ce que la nature offre dans les enfants avant que d'avoir passé par les mains des maîtres chargés de les former.

L'on remarque leurs petits défauts qui, sans les rendre plus coupables que ces enfants, choquent davantage dans elles que dans eux : c'est que Dieu ôte tout à ces âmes, hors l'innocence, pour qu'elles n'aient que lui seul. Le monde, qui ignore ce mystère, n'en juge que selon les apparences. Aussi n'y trouve-t-il rien de ce qu'il goûte et estime. Il les rebute et méprise. Elles sont même comme en butte à tous. Plus on les voit de près, moins on s'y fait, plus on se sent d'oppositions pour elles. On ne sait qu'en dire et penser. Un je ne sais quoi parle cependant à leur faveur. Mais, au lieu de suivre cet instinct, ou du moins de suspendre son jugement, on aime mieux suivre sa malignité : on épie donc leurs actions pour en décider à sa manière et, comme les pharisiens ne pouvaient goûter les manières de Jésus, on les considère avec des yeux si prévenus que tout ce qu'elles font paraît ou ridicule ou criminel.

Hélas ! ces pauvres âmes en pensant elles-mêmes autant à leur désavantage. Unies simplement à Dieu par la foi et l'amour, elles voient tout le sensible chez elles comme dans le désordre, ce qui les prévient d'autant plus lorsqu'elles viennent à se comparer avec ceux qui passent pour des saints et qui, capables d'ailleurs de s'assujettir aux

règles et aux méthodes, n'offrant rien que de réglé dans toute leur personne et dans la suite de leurs actions. Alors la vue d'elles-mêmes les couvre de confusion et leur est insupportable. C'est là ce qui tire du fond de leur cœur ces soupirs et ces gémissements amers qui marquant l'excès de la douleur et de l'affliction dont elles sont remplies.

Souvenons-nous que Jésus était Dieu et homme tout ensemble ; il était anéanti comme homme et, comme Dieu, plein de gloire. Ces âmes, sans participer à sa gloire, ne sentant que ces morts et anéantisements qui opérant dans elles leurs tristes et douloureuses apparences. Elles sont aux yeux du monde comme Jésus était aux yeux d'Hérode et de sa cour.

Il me semble qu'il est aisé de conclure de tout ceci que ces âmes d'abandon ne peuvent pas, comme les autres, s'occuper de désirs, de recherches, de soins ; se lier à certaines personnes, entrer dans de certains desseins, se prescrire de certaines méthodiques manières ou plans concertés de parler, d'agir, de lire. Cela supposerait qu'elles pourraient encore disposer d'elles-mêmes. C'est ce qu'exclut par lui-même l'état d'abandon où elles se trouvent. Cet état en est un où l'on se trouve être à Dieu par une cession pleine et entière de tous ses droits sur soi-même : sur ses paroles, actions, ses pensées, ses démarches, sur l'emploi de ses moments et sur tous les rapports qu'il peut y avoir. Il ne reste qu'un seul désir à remplir, c'est d'avoir toujours les yeux arrêtés sur le Maître qu'on s'est donné, et d'être sans cesse aux écoutes pour deviner et entendre sa volonté et l'exécuter sur-le-champ. Nulle condition ne représente mieux cet état que celle du domestique qui n'est auprès du maître que pour obéir à chaque instant aux ordres qu'il lui plaît de lui donner, et non point pour employer son temps à la conduite de ses propres affaires, qu'il doit abandonner afin d'être tout à son maître à tous les moments.

Mais les âmes dont nous parlons sont par état solitaires et libres, dégagées de tout pour se contenter d'aimer en paix le Dieu qui les possède, et de remplir fidèlement le devoir présent au gré de sa volonté signifiée, sans se permettre nulle réflexion ⁷, nul retour ni examen des suites, des causes, des raisons. Il doit leur suffire de marcher en simplicité dans le pur devoir, comme s'il n'y avait au monde que Dieu et cette pressante obligation. Le moment présent est donc comme un désert, où l'âme simple ne voit que Dieu seul, dont

elle jouit, n'étant occupée que de ce qu'il veut d'elle. Tout le reste est laissé, oublié, abandonné à la providence.

Cette âme, comme un instrument, ne reçoit et n'opère qu'autant que l'opération intime de Dieu l'occupe passivement en elle-même ou l'applique à l'extérieur. Cette application intérieure est accompagnée de sa part d'une coopération libre et active, mais infuse et mystique. C'est-à-dire que Dieu, trouvant tout ce qu'il faut pour agir s'il l'ordonnait, content de sa bonne disposition, lui en épargne la peine en y mettant ce qui serait autrement le fruit de ses efforts ou de sa bonne volonté effectuée. Comme si quelqu'un, voyant un ami disposé à faire une route, pour lui rendre service se pénétrait aussitôt dans cet ami et, sous son apparence, faisait le chemin par sa propre activité, en sorte qu'il ne reste à cet ami que la volonté de marcher, tandis qu'il marcherait par cette voie étrangère. Cette marche serait libre, puisqu'elle serait une suite de la détermination libre de l'ami pour qui l'on en ferait les frais. Elle serait active, puisque ce serait une marche réelle. Elle serait infuse, puisqu'elle se ferait sans action propre. Elle serait enfin mystique, puisque le principe en serait caché.

Mais, pour revenir à l'espèce de coopération que nous expliquons par cette marche imaginaire, remarquez qu'elle est toute différente de la soumission qu'on a à ses obligations : l'action par laquelle on les remplit n'est ni mystique ni infuse, mais libre et active comme on l'entend communément. Mais l'obéissance au bon plaisir de Dieu tient tout à fait de l'abandon et de la passivité. On n'y met rien du sien, hors l'habitude d'une bonne volonté générale qui veut tout et ne veut rien, étant comme un instrument sans action propre dès qu'il est entre les mains de l'ouvrier : il sert à tous les usages auxquels s'étendant sa nature et sa qualité. Au contraire, l'obéissance que l'on rend à la volonté de Dieu signifiée et déterminée est dans l'état commun de vigilance, de soins, d'attentions, de prudence, de discrétion, selon que la grâce aide sensiblement ou laisse aux efforts ordinaires.

On laisse donc agir Dieu pour tout le reste, ne réservant pour soi que l'amour et l'obéissance au devoir présent, car en ce point l'âme agira éternellement. Cet amour de l'âme, infus dans le silence, est une véritable action dont elle se fait obligation perpétuelle. Elle doit, en effet, le conserver sans cesse et se tenir continuellement dans ces dispositions où il la met, ce qu'elle ne peut faire évidemment sans agir. Cette obéissance au devoir présent est aussi une action par laquelle

elle se consacre tout entier à la volonté extérieure de Dieu sans attendre rien d'extraordinaire.

Voilà la règle, la méthode, la loi, la voie pure, simple et certaine de cette âme. Loi invariable, elle est de tous les temps, de tous les lieux, de tous les états. C'est une ligne droite où elle marche avec courage et fidélité sans s'écarter ni à droite ni à gauche, et sans s'occuper de ce qui l'excède : tout ce qui est au-delà est reçu passivement et opéré en abandon. En un mot, cette âme est active pour tout ce que prescrit le devoir présent, mais passive et abandonnée pour tout le reste, où elle ne met rien du sien que d'attendre en paix la motion divine.

Rien n'est plus assuré que cette voie simple, comme il n'y a rien de plus clair, de plus aisé, de plus doux ni de moins sujet à l'erreur et illusion : on y aime Dieu, on y satisfait aux devoirs du christianisme, on fréquente les sacrements, on produit les actes extérieurs de la religion qui obligent tout le monde, on obéit aux supérieurs, les devoirs de l'état sont remplis, la résistance est continuelle aux mouvements de la chair et du sang et du démon, car personne n'est plus attentif et plus vigilant que les âmes de cette voie pour s'acquitter de toutes leurs obligations.

S'il en est de la sorte, comment se peut-il qu'elles soient si souvent en butte aux contradictions ? Une des plus ordinaires, c'est qu'après s'être acquittées comme les autres chrétiens de ce qu'exigent les docteurs les plus exacts, on prétend encore les astreindre aux pratiques gênantes dont l'Église ne fait aucune obligation. Et, si elle ne s'y prête pas, elles sont taxées de donner dans l'illusion. Mais, répondez-moi, un chrétien qui se borne aux commandements de Dieu et de l'Église et qui, du reste, sans méditations, sans contemplation, sans lectures, sans assujettissements particuliers à la direction, vague au commerce du monde, aux autres affaires de la vie civile, est-il donc dans l'erreur ? On ne s'avise pas de l'en accuser, ni même de l'en soupçonner. Que l'on s'accorde donc avec soi-même et, tandis qu'on laisse en repos le chrétien dont je viens de parler, il est de la justice de ne pas inquiéter une âme qui non seulement remplit les préceptes aussi bien que lui pour le moins, mais qui ajoute de plus les pratiques intérieures et extérieures de piété que celui-ci ne connaît pas même (ou, s'il les connaît, il ne marque que de l'indifférence). La prévention va jusqu'à assurer, malgré tout, que cette âme s'abuse, se trompe parce qu'après s'être soumise à tout ce que l'Église prescrit, elle se tient libre pour

être en état de se livrer sans obstacle aux intimes opérations de Dieu et de suivre les impressions de sa grâce dans tous les moments où rien ne l'oblige expressément. On la condamne en un mot parce qu'elle emploie à aimer son Dieu le temps que les autres donnent au jeu, aux affaires temporelles. N'est-ce pas là une injustice criante ? L'on ne peut trop insister sur ce point. Que quelqu'un se tienne dans le rang et train commun, qu'il se confesse une fois l'an, on n'en parle point, on le laisse vivre en paix, se contentant de l'exhorter dans l'occasion à quelque chose de plus, sans néanmoins le presser trop vivement et sans lui en faire même une obligation. Vient-il à changer en sortant du train commun, voilà qu'on l'accable de maximes, de conduites, de méthodes et, s'il ne se lie et ne s'engage à ce que l'art de la piété a établi, s'il ne le suit constamment, voilà qui est fait : l'on appréhende tout pour lui et sa voie devient suspecte. Ignore-t-on que ces pratiques, toutes bonnes et toutes saintes qu'on les suppose, ne sont après tout que la route qui conduit à l'union divine ? Veut-on donc que l'on soit dans la route, tandis que l'on est au terme ?

Voilà cependant ce que l'on exige de l'âme pour qui l'on craint l'illusion. Cette âme fit le chemin comme les autres au commencement, elle connut comme eux ces pratiques, elle les suivit fidèlement. Vainement aujourd'hui l'efforceraient-on à s'y tenir assujettie. Depuis que Dieu, touché des efforts qu'elle fit pour s'avancer par secours, est venu comme au-devant d'elle et a fait son affaire de la conduire à cette union fortunée, depuis qu'elle est arrivée dans cette belle région où l'on ne respire qu'abandon et où l'on commence à posséder Dieu par amour, depuis enfin que ce Dieu de bonté, se substituant à ses soins et à ses industries, s'est rendu le principe de ses opérations, ces méthodes ont perdu pour elle leur utilité, elles ne sont plus qu'une route qu'elle a parcourue et qui est restée derrière elle. Exiger donc qu'elle reprenne ces méthodes ou qu'elle continue à les suivre, c'est vouloir lui faire abandonner de parvenir au terme où elle était pour rentrer dans la voie qui l'y a conduite.

Mais on perdra son temps et sa peine. Si cette âme a quelque expérience, elle aura beau entendre crier au-dedans, au-dehors, peu touchée de tout ce bruit, insensible à ces clameurs, elle restera sans trouble et sans s'ébranler aucunement dans cette paix intime où s'exerce si avantageusement son amour. C'est là le centre où elle

reposera, ou, si vous le voulez, la ligne droite tracée par Dieu même qu'elle suivra toujours.

Elle y marchera constamment et, au moment présent, tous ses devoirs y sont marqués. En suivant l'ordre de cette ligne à mesure qu'ils se présenteront, elle les remplira sans confusion et sans empressement. Pour tout le reste, elle se maintiendra dans une entière liberté, toujours prête à obéir au mouvement de la grâce dès qu'il se fera sentir, et à s'abandonner aux soins de la providence.

Au reste ces âmes ont moins besoin de direction que les autres, car on n'arrive là que par le moyen de très grands et excellents directeurs. Et ce n'est guère que par providence, quand la mort enlève ou éloigne par quelque événement, ceux que l'on a, que l'on vient à en manquer. Alors même on est toujours disposé à se laisser conduire, on attend seulement en paix le moment de la providence, sans qu'on y pense ensuite. De temps à autre, on rencontrera des personnes pour lesquelles, sans les connaître et sans savoir d'où elles viennent, on se sentira une secrète confiance que Dieu inspire dans le temps de la privation. C'est une marque qu'il veut s'en servir pour leur communiquer quelques lumières, ne fût-ce que d'une manière passagère. Elles consultent alors et suivent avec la dernière docilité les avis qu'on leur donne. Mais, au défaut de ce secours, elles s'en tiennent aux maximes qui leur furent données par leur premier directeur. Mais elles sont toujours très réellement dirigées, ou par les anciens principes qu'elles reçurent autrefois, ou par ces avis de rencontre, et elles se servent de ceux-ci jusqu'à ce que Dieu leur donne des personnes à qui elles se confient pour tout. Elles sont enlevées de ce monde après qu'elles ont marché dans l'abandon à sa conduite.

Jean-Pierre de Caussade : L'abandon à la Providence divine

LA PROVIDENCE

Il ne fait aucun doute quand on connaît bien le style, le vocabulaire et la pensée de Madame Guyon que l'Abandon à la divine Providence n'est pas l'œuvre du jésuite Jean-Pierre de Caussade. Ce petit ouvrage sous un tel patronage a connu un grand succès et a été très longtemps le livre de chevet de nombreux chrétiens. Les Jésuites en ont fait une publication récente, mais se sont vite rendu compte qu'il y avait une erreur dans l'attribution. Son histoire est singulière et providentielle, c'est le cas de le dire. Une certaine dame pieuse de Nancy possédait ce manuscrit inédit, elle en fit don aux Visitandines. Ces dernières avaient pour confesseur Jean-Pierre de Caussade, relégué là par la Compagnie de Jésus. Après sa mort, elles voulurent l'honorer et publièrent l'ouvrage anonyme sous le nom de leur confesseur qu'elles avaient tant apprécié et qui s'était sans doute beaucoup inspiré de ce manuscrit dans la conduite des filles de saint François de Sales qui n'aurait certes pas renié cette spiritualité de l'abandon.

La Providence est un concept de la philosophie grecque la *pronoia*, on comprend que le terme soit absent de la Bible. Depuis Platon jusqu'aux stoïciens, elle désigne une intention du démiurge de tout « programmer » pour le bien aussi bien dans la nature et le cosmos que chez l'homme, providence. Elle conduit au déterminisme et au fatalisme et à l'exclusion du libre arbitre de l'homme. Les théologiens chrétiens emprunteront ce concept tout en le transformant.

Avec la Renaissance et l'humanisme, la notion de providence sera peu à peu évacuée jusqu'à disparaître du discours chrétien contemporain.

Chez Jean de Bernières et ses disciples la providence retrouvera son importance en instaurant un dialogue entre la volonté divine et la volonté humaine et il dépendra de l'homme de s'abandonner ou non à la divine providence, car « tout concourt au bien de celui qui aime Dieu »

Si la Bible ne connaît pas le mot il en connaît la réalité. Toute l'histoire d'Israël est jalonnée des interventions providentielles de Dieu. Bien plus dans les évangiles, Jésus invite ses disciples à ne se faire aucun souci (était-il quiétiste ?!) ni sur le plan matériel ni sur le plan spirituel : le père sait ce dont nous avons besoin et il accorde son Esprit Saint à tous ses enfants qui lui demande.

L'expression bible est un verbe, une action : pourvoir.

Genèse 50:21 Désormais, ne craignez pas, je pourvoirai à votre subsistance et à celle de vos enfants. » Il les réconforta et leur parla cœur à cœur.

Néhémie 9:21 Pendant quarante ans, tu pourvus à leur entretien dans le désert, et ils ne manquèrent de rien, leurs vêtements ne s'usèrent point, et leurs pieds ne s'enflèrent point.

Proverbes 8:21 Pourvoyant de ressources ceux qui m'aiment, je remplis leurs trésors.

Si on compare la traduction de Jérusalem et celle de Louis Segond du dialogue si émouvant entre Abraham et Isaac, au chapitre 22 de la Genèse on se rend compte d'après l'original que « pourvoir » et « voir pour » sont une seule et même action, la vision divine sur les événements :

7 Isaac s'adressa à son père Abraham et dit : « Mon père ! » Il lui répondit : « Me voici, mon fils ! » Il reprit : « Voici le feu et le bois, mais où est l'agneau pour l'holocauste ? » Abraham répondit : « C'est **Dieu qui pourvoira** à l'agneau pour l'holocauste, mon fils »

7 Isaac parla à son père Abraham : « Mon père », dit-il, et Abraham répondit : « Me voici, mon fils. » Il reprit : « Voici le feu et les bûches ; où est l'agneau pour l'holocauste ? »

8 Abraham répondit : « **Dieu saura voir** l'agneau pour l'holocauste, mon fils. »

ACTIVITÉ ET PASSIVITÉ

Pendant qu'ils étaient en route, il entra dans un village, et une femme nommée Marthe le reçut. Sa sœur, appelée Marie, s'était assise aux pieds du Seigneur et écoutait sa parole. Marthe, qui s'affairait à beaucoup de tâches, survint et dit : Seigneur, tu ne te soucies pas de ce que ma sœur me laisse faire le travail toute seule ? Dis-lui donc de m'aider. Le Seigneur lui répondit : Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu t'agites pour beaucoup de choses. Une seule est nécessaire. Marie a choisi la bonne part : elle ne lui sera pas retirée. (Luc 10, 38-42)

Marthe doit devenir Marie et Marie doit devenir Marthe. Opposer les deux c'est faire une lecture superficielle de l'Évangile.

Marie dans son apparente passivité est active, elle travaille à l'unique nécessaire qui est de puiser à la source les paroles de la vie. Elle ne contemple béatement le plus beau des enfants des hommes et c'est parce qu'elle reçoit passivement dans son âme ces enseignements qu'elle pourra agir efficacement. Marthe s'agite, ce n'est pas son activité qui lui est reprochée, mais son agitation, car Dieu est aussi dans les casseroles ! Son agitation l'empêche d'être efficace dans son service, car si elle avait agi avec calme elle aura pu à la fois faire son service et recevoir les paroles du Maître.

L'opposition entre passivité et activité est tout à fait artificielle.

On peut dire que la vie mystique comporte trois étapes. La première est l'ascèse ou nuit active, elle demande des efforts qui doivent être choisis avec discernement. L'essentiel est le détachement, le dépouillement volontaire, la lutte contre le péché. La seconde est totalement passive et si nous essayons d'y mettre de l'action nous ne faisons que freiner notre progression. Pour saint Jean de la Croix c'est la nuit passive des sens et plus tard la nuit passive de l'esprit. Dieu seul sait comme un bon chirurgien comment nous transformer de l'intérieur. L'oraison devient alors uniquement passive. L'image qu'emploie la petite Thérèse est excellente : elle monte la première marche de l'escalier qui paraît immense à la petite fille et le Père vient la chercher, la prend dans ses bras et la monte jusqu'au sommet, c'est la métaphore de l'ascenseur qui était une invention toute récente du temps de la grande mystique de Lisieux. Une autre métaphore pourrait s'appeler le train : vous pouvez rester assis tranquillement à votre

place vous irez sans effort dans la bonne direction et vous arriverez à destination. La locomotive qui fait tout le travail c'est l'Esprit Saint. Vous pourrez vous agiter dans le couloir, marcher dans tous les sens, vous ne changerez ni la destination ni la vitesse du train. La troisième phase, Madame Guyon l'appelle l'Apostolat. Dans l'apostolat, comme le dit saint Dominique, on quitte Dieu pour Dieu. Des saints très actifs comme Monsieur Vincent, Jean-Paul II, Mère Térésa commençait leur journée par au moins quatre heures d'oraison. Que l'on soit dans un couvent ou sur le terrain quand on est entré dans ce que Thérèse d'Avila nomme les cinquièmes demeures et Jean de la Croix, la contemplation on devient redoutablement efficace. L'essentiel de la vie mystique se déroule donc dans la passivité où l'action consiste à s'abandonner à l'Esprit.

Il ne faut surtout pas confondre oisiveté qui est la mère de tous les vices et passivité qui est la mère unique de toutes les vertus.

L'ennemi de cette sainte passivité est l'impatience, patience et passive viennent de la même racine qui veut aussi dire souffrir. On disait autrefois « pâtre Dieu ». Ce pâtre se transformera en compatir, la passion en compassion. Un autre ennemi est l'orgueil où nous voulons participer et anticiper, faire à la place de l'Esprit. Nous sommes tels que les petits enfants qui disent à leur maman : c'est moi qui fait, c'est moi qui fait. Faire sans avoir appris conduit à la catastrophe et au découragement.

À la phase active correspond la méditation et l'oraison mentale, à la phase passive correspondent les états d'oraison proprement dite attachés à l'illumination et à l'union. Il importe de bien discerner le moment où il faut abandonner la méditation pour laisser l'Esprit prier en nous dans le silence intérieur et la simplicité du regard posé sur les mouvements de Dieu dans notre âme.

Madame Guyon possède l'art de nous faire passer en douceur et rapidement de la phase active à la phase passive qui seule mérite le nom d'oraison.

Dans écrits nous pouvons comprendre son mode d'action, c'est agir passif, elle est agie par l'Esprit. Elle a écrit des milliers de pages sans fatigue, sans savoir à l'avance ce qu'elle allait écrire, sa plume courait toute seule sur le papier, son âme débordait depuis son fond et guidait sa main.

DÉTACHEMENT

À propos du détachement
(Œuvres de Maître Eckhart)

« Maintenant, tu demanderas : qu'est donc le détachement, pour qu'il cache en lui une pareille puissance ? Le vrai détachement signifie que l'esprit se tient impassible dans tout ce qui lui arrive, que ce soit agréable ou douloureux, un honneur ou une honte, comme une large montagne se tient impassible sous un vent léger. Rien ne rend l'homme plus semblable à Dieu que ce détachement impassible. Car que Dieu est Dieu, cela repose sur son détachement impassible : de là découlent sa pureté, sa simplicité et son immutabilité. Si donc l'homme doit devenir semblable à Dieu (dans la mesure où l'égalité avec Dieu peut échoir à une créature) cela ne peut arriver que par le détachement. Il transpose ensuite l'homme en pureté, et de celle-ci en simplicité, et de celle-ci en immutabilité ; et ces qualités produisant une ressemblance entre Dieu et l'homme. Cette ressemblance doit être produite par la grâce - qui ne fait qu'élever l'homme au-dessus du temporel et le purifie de tout ce qui est passager. Tiens-le-toi pour dit : être vide de tout le créé, cela veut dire être plein de Dieu, et être rempli du créé, cela veut dire être vide de Dieu.

Passons à la question de ce qu'est l'objet du pur détachement. Ce n'est pas ceci ou cela. Le détachement tend vers un pur néant, car il tend vers l'état le plus haut, dans lequel Dieu peut agir en nous entièrement à sa guise, or ce n'est pas dans tous les cœurs que Dieu peut agir tout à fait à sa guise. Car, si tout-puissant soit-il, il ne peut pourtant agir que dans la mesure où il trouve le terrain préparé ou qu'il le prépare. « Ou qu'il le prépare » j'ajoute ces mots à cause de saint Paul, car en lui Dieu ne trouva aucune préparation, mais il le prépara seulement par l'infusion de sa grâce. C'est pourquoi je dis que Dieu agit selon qu'il trouve une préparation ; son action est autre dans l'homme que dans la pierre. À cela nous trouvons une similitude dans la nature : quand on allume un four et qu'on met dedans une pâte d'avoine, une d'orge, une de seigle et une de froment, il n'y a qu'une seule chaleur dans le four et pourtant elle ne produit pas le même effet dans toutes les pâtes, mais

de l'une est produit un pain raffiné, de l'autre un plus grossier et du troisième un autre encore plus grossier. Ce n'est pas la faute de la chaleur, mais de la matière qui se trouvait n'être pas la même. Dans un cœur où a encore place ceci ou cela se trouve facilement aussi quelque chose qui empêche Dieu d'agir pleinement. Si le cœur doit être parfaitement préparé, il faut qu'il repose sur un pur néant - en celui-ci réside en même temps la plus haute puissance qu'il peut y avoir. Prenez dans la vie une comparaison : si je veux écrire sur un tableau blanc, si beau que puisse être par ailleurs ce qui est écrit dessus, cela m'induit en erreur ; si je veux bien écrire, il me faut effacer ce qui est déjà sur le tableau et les choses ne vont jamais mieux que quand rien du tout n'est écrit dessus. De même, si Dieu veut écrire dans mon cœur d'une façon accomplie, alors tout ce qui s'appelle ceci ou cela doit être chassé du cœur. Comme c'est justement le cas chez un cœur détaché. Alors Dieu peut exécuter parfaitement sa haute volonté. Aucun ceci ou cela n'est donc l'objet du cœur détaché !

Maître Eckhart est le maître du néant, du néant de la créature et néant divin. Nous vous devons quelques explications ! D'abord se rappeler que Dieu à tout créé à partir du néant, ex nihilo, ce qui n'est pas ceci et ce qui n'est pas cela. Du tohu-bohu, de l'abîme et du vide qui a appelé à l'existence. Dès le commencement l'Esprit planait au-dessus du tehom, de l'abîme et du vide pour les féconder. Dieu ne pas recréer l'âme si elle n'est pas vide et abîmée

Ce sujet peut faire peur ou demeurer incompréhensible, car il va l'encontre des valeurs actuelles que prône le développement personnel. Mais c'est l'évangile ! Personne ne peut suivre Jésus et entrer dans le Royaume s'il n'est pas détaché de lui-même et de tout arrachement matériel ou affectif. Mais Jésus nous a promis qu'il nous rendrait au centuple et dès cette vie ce que nous aurons abandonné pour Lui. Avec Thérèse d'Avila apprenons les règles du jeu de « qui perd gagne ».

Et puis rassurez-vous dès que Dieu a vu que nous commençons à opérer des détachements volontaires, il fera que tout nous tombe des mains ! Un jour nous nous réveillons en considérant que tout ce qui n'est pas Lui nous est devenu totalement étranger. Nous pouvons

toujours essayer de nous raccrocher aux branches, le souffle de son Esprit agit comme un aspirateur qui nettoie parfaitement toutes les impuretés de notre vie. Nous arrivons bien vite à ce saint François de Sales appelle la sainte indifférence. Quelle paix et quelle liberté nous connaissons alors !

La sainte indifférence selon Jean de Bernières qui inspira la plupart des mystiques du XVIIe siècle :

Il me semble que la suprême indifférence est le principal ouvrage de l'âme ; car c'est une charité consommée; c'est le plus pur de l'amour ; c'est la disposition qui nous met dans une parfaite soumission à Dieu ; c'est par elle que nous entrons dans une parfaite liberté, qui nous dégage de toutes choses, même des plus saintes : sans elle, l'âme n'est jamais dans un vrai repos, parce qu'elle n'est pas tout abîmée en Dieu. Ô sainte indifférence, qui perd l'âme si heureusement dans cet océan de douceur, où elle ne peut goûter que Dieu seul, que je me sens passionné de vous posséder ! Ô la plus chère de toutes les vertus du Verbe incarné, vous êtes l'amour de mon cœur, votre beauté me ravit , à un point que je ne peux exprimer! Possédez-moi, afin que je possède Jésus, qui fait son séjour et prend ses délices dans les âmes où vous faites votre demeure. Je n'aime point les autres vertus ni les dispositions les plus parfaites, si vous n'êtes avec elles. Cette sainte indifférence est si jalouse, qu'elle ne peut rien souffrir dans un cœur, sinon Dieu seul. Elle est à la vérité bien aimable, mais elle a des rigueurs bien crucifiantes pour la nature. Pour s'établir dans un cœur, elle le remplit auparavant de croix, afin de le séparer de tout , et de l'épurer comme il faut ; si donc , mon âme, vous aspirez à cette heureuse indifférence , disposez-vous à souffrir, résolvez-vous à mourir à tout ce qui n'est pas Dieu seul ; car , être vraiment indifférent , dit un état où l'âme n'a pas la moindre attache à aucune chose , quoique bonne ; encore va-t-elle jusque-là, qu'elle n'a point d'attache qu'à Dieu même , sinon en la manière qu'il lui plaît , c'est-à-dire, qu'elle ne s'attache point au goût ni aux douceurs de la jouissance ; mais les douceurs et les rigueurs , les ténèbres et la lumière , la jouissance et la privation lui sont égales , pourvu qu'elle soit unie à Dieu qu'elle cherche seul. Oh ! Que cet état est pur ! Oh ! Qu'une âme

dans cette suprême indifférence est bien disposée pour recevoir des grâces extraordinaires, dont le Seigneur seul connaît l'excellence !

L'EGO ET LE MOI VÉRITABLE

Parlons maintenant dans le langage et les catégories psychologiques modernes. Pour revêtir le Christ, il faut dépouiller le vieil homme. Dans le langage psychologique, le vieil homme pourrait être l'équivalent de l'ego. Attention l'ego n'est pas le Moi. Le Moi celui qui dit : « Je », est voulu de Dieu. Chacun de nous est unique comme son ADN ou ses empreintes digitales. Dieu n'a pas créé deux fois le même individu, nous ne sommes pas des clones, mais des personnes uniques, irremplaçables et indispensables dans sa pensée, dans son cœur, chacun de nous est l'objet d'un amour de prédilection et d'une Providence particulière. Mais cette personne s'est vue remplacée par un personnage, par un masque qui cache le vrai visage. L'ego est une défiguration du Moi. Lanza del Vasto se répétait tous les jours : « je ne suis pas mon personnage ».

Mourir à soi-même c'est mourir à l'ego pour retrouver ce que je suis vraiment, un partenaire de Dieu rayonnant de sa lumière. Un Adam renouvelé par la mort et la résurrection de Christ. On peut avoir été renouvelé par le baptême d'eau et de l'Esprit, mais ne pas vivre son baptême, dormir à côté de notre trésor que les démons nous dérobaient pendant notre sommeil, mourir de soif à côté d'une source parce que nous ne nous abaissons pas jusqu'à elle, parce que nous ne joignons pas les mains de l'offrande pour en faire une coupe que nous portons jusqu'à nos lèvres. Il y a nous l'eau de notre mort et le feu de notre transfiguration. « Je croyais avoir noyé le vieil homme dans les eaux du baptême, mais le bougre il savait nager ! » disait Luther. En effet il faut vivre son baptême jusqu'à l'incandescence. En lui, dans l'âme du baptisé, se trouvant toutes les ressources pour atteindre la plus haute sainteté.

Comment mourir à soi-même en vidant l'ego de sa substance ? Ayons recours à la Vierge Marie. Les conséquences psychologiques de sa conception immaculée font qu'elle n'a pas d'ego, mais qu'elle a Moi authentique. Quand elle dit « je » c'est la personne unique de Marie qui parle. Elle n'est pas égoïste et encore moi égotiste. Jamais elle ne fait de retour sur elle-même. Est-elle dépersonnalisée ? Bien au contraire, elle est la plus belle personne qui soit, la plus unique, la plus

authentique. Elle est la nouvelle Ève qui devient elle-même le Paradis. Mais nous avons à réaliser la personne que sommes vraiment.

L'ego est l'expression d'une paranoïa au sens étymologique du terme : un moi à côté du moi, un faux moi que l'on est persuadé d'être le vrai moi. Nous le fabriquons à partir d'une blessure narcissique universelle. Nous avons la douloureuse expérience que celui qui dit « Je » n'est pas aimé et accepté inconditionnellement, qu'il faut qu'il s'adapte, qu'il s'impose ou, au contraire, s'efface. Il devra ramener tout à lui-même puisqu'on ne lui donne pas ce qu'il désire. Il protégera son bien en se méfiant d'autrui, soupçonnera les autres de le menacer. Nous sommes donc tous paranoïaques à des degrés divers.

Quelles questions pouvons-nous nous poser afin de démasquer l'ego ?

- Qu'est-ce qui me met en colère ?
- Qu'est-ce que je ne supporte pas chez les autres ?
- Qu'est-ce que je ne supporte pas en moi ?
- Qu'est-ce qui me fait sentir de la frustration
- Suis-je avare ou généreux ?
- Par quoi, je me sens menacé ? Suis-je soupçonneux ?
- Suis-je tolérant ? Où commence mon intolérance ?
- Suis-je souvent, voire toujours, persuadé d'avoir raison ?
- Qu'est-ce que je fais pour les autres et qu'est-ce que leur refuse ?
- Est-ce que j'ai des complexes ?
- Est-ce que je laisse paraître mes faiblesses et mes limites
- Suis-je critique envers les autres ?
- Est-ce ce que je me remets facilement en question ?
- Est-ce que je me raconte (réseaux sociaux, par exemple) est-ce que dans une conversation je laisse mon interlocuteur parler autant que moi et l'écoute attentivement (voir débats télévisés !)
- Est-ce que je me sens trahi ou abandonné ?

De certaines personnes, on dit qu'elles ont un ego surdimensionné tellement c'est flagrant comme chez les hommes politiques ou les people, mais en fait tant qu'on a un ego il est surdimensionné !

Ce n'est pas un test de magazine, mais un examen de conscience qu'il faut approfondir longuement. Il est aussi nécessaire d'interroger ses proches, car nous sommes aveugles sur nous-mêmes. Si les autres nous disent que nous sommes susceptibles, nous n'acceptons pas et répondons vivement, faisant ainsi la preuve de notre susceptibilité.

L'AMOUR PROPRE

Marguerite Yourcenar a dit : rien n'est plus sale que l'amour propre ! D'autre part Jean-Jacques Rousseau a longuement disserté sur le sujet en concluant : « *Il ne faut pas confondre l'amour-propre et l'amour de soi-même. L'amour de soi-même est un sentiment naturel qui porte tout animal à veiller à sa propre conservation et qui, dirigé dans l'homme par la raison et modifié par la pitié, produit l'humanité et la vertu. L'amour-propre n'est qu'un sentiment relatif, factice, et né dans la société, qui porte chaque individu à faire plus de cas de soi que de tout autre* »

Nous voyons que nous sommes loin de ce que nous appelons l'amour propre aujourd'hui qui est synonyme de dignité et de fierté, d'estime de soi. Le renversement des valeurs ou l'individualisme a remplacé l'altruisme qui était tant prisé par les moralistes de toutes les époques. Manquer d'amour propre c'est manquer d'honneur, c'est ne pas se faire respecter, c'est une lâcheté, c'est être vulnérable à la honte.

L'amour propre est expression de l'orgueil qui est le principe organisateur de l'ego.

Quelques citations de Jean de Bernières sur l'amour propre :

Ce n'est point à nous de prescrire des bornes aux desseins de Dieu sur nous : tout désir de ce qui passe les grâces communes, doit être suspect de présomption, en nous si pauvres et si misérables , et considéré comme un effet de l'amour-propre, et du peu de connaissance que nous avons de nous-mêmes, si nous ne méritons pas que la terre nous porte, nous devons nous reconnaître tout à fait indignes d'une grâce élevée. Nous ne devons jamais désirer ces faveurs par un amour secret de notre propre excellence, mais les recevoir avec une grande humilité, quand il plaît à Dieu de nous les communiquer. S'il ne le fait pas, il faut s'estimer encore très indigne de la grâce commune de bien garder les commandements, et de vivre avec pureté dans notre condition.

Quand nous souffrons avec trouble et inquiétude, c'est signe qu'il y a beaucoup d'amour-propre en nous, et des attaches que nous ne savons pas sacrifier : la vraie et bonne souffrance est paisible, humble

et résignée, et elle avance l'âme dans la pureté. Il y a une grande différence entre les peines de la nature et les inquiétudes de la nature. La croix cause les peines de la nature qu'elle humilie, mais la tranquillise tout à la fois; les inquiétudes au contraire la troublent et la découragent. Jusqu'à ce que l'âme soit bien résolue à tout sacrifier, tout quitter, elle demeurera troublée dans ses peines, et ne trouvera la paix que dans le dégagement de tout ce qui n'est point Dieu. Nous ne jouirons de ce grand bien, qui surpasse tous les autres, qu'autant que nous le laisserons faire de nous tout ce qu'il voudra, et que nous nous plairons à souffrir et à perdre toutes choses. Saint Paul disait : Nous sommes traités comme la balayure de ce monde. En effet, aux yeux des mondains et des personnes qui ne vivent que selon la raison, sans consulter la foi, un homme qui tend à la perfection chrétienne est regardé comme la balayure du monde : il passe pour faible , pour indiscret , on ne saurait guère le traiter avec un plus grand mépris, au sens des gens du monde, que de dire : c'est un dévot; on n'en fait aucun cas dans les compagnies ; on ne croit point qu'il soit digne d'être dans l'esprit ni dans l'affection de personne : il semble qu'il soit anéanti.

Réjouissez-vous, mon âme, quand vous serez ainsi traitée; reconnaissez que c'est une grâce très précieuse, que celle qui donne un tel esprit d'anéantissement , qu'on prenne plaisir quand on a été regardé comme la balayure de ce monde, quand on est foulé aux pieds, jeté hors des emplois, et rebuté même des charges de la religion, comme une personne inutile et qui n'est propre à rien. Aussi, pour correspondre à cette grâce , il ne faut jamais se plaindre , quelque mauvais traitement qu'on nous fasse, non plus que la boue qui se laisse piler et repiler sous les pieds des valets et des maîtres, des sages et des fous, enfin de toutes sortes de personnes, recevant patiemment toutes les indignités commises contre nous. Mais, mon Dieu, que ce vrai et parfait anéantissement est rare !

L'amour-propre rend notre nature si gluante, qu'elle ne saurait presque s'approcher des choses créées sans s'y attacher : à moins d'être dans un petit réduit séparé de tout le monde , il n'y a pas moyen , ce semble, d'atteindre la suprême pureté qui nous unit à Dieu; car Dieu est Jaloux, et ne veut point souffrir la moindre impureté dans l'amour

qu'on lui porte, ni qu'on prenne d'autre repos et d'autres joie qu'en lui. Oh ! Combien l'Esprit de Jésus-Christ est-il pur, et que la pureté de son amour est délicate ! Pour l'atteindre, il faut mourir continuellement à soi-même et à toutes les créatures ; et pour y mourir efficacement, le meilleur moyen est de s'en priver, autant qu'on le peut.

Si la vue du premier néant dont je suis sorti m'humilie profondément, la vue de tant d'autres néants bien plus malheureux, où je suis tombé, doit me confondre infiniment davantage. Toutefois si je creuse encore plus avant, assisté d'une plus grande lumière, je trouverai toujours de quoi m'humilier davantage ; quand je verrai mes prodigieuses infidélités, l'abus que j'ai fait des grâces de Dieu, la corruption que j'ai répandue dans les biens que la bonté de Dieu a voulu faire en moi, où j'ai mêlé l'amour-propre, la lâcheté et le respect humain. En un mot je ne verrai partout que des sujets de confusion. Quand je me compare aux autres qui sont sortis du néant, comme moi, et qui sont peut-être aussi tombés dans plusieurs péchés pires que le néant, j'ai toujours sujet de m'abaisser au-dessous d'eux ; car s'ils ont reçu de grandes grâces de Dieu, ils les ont mieux ménagées. Je ne vois pas le secret de leur intérieur, et je dois toujours en bien juger ; mais je sais que pour moi j'ai reçu de grandes grâces, et que je n'y ai point coopéré comme il fallait. En me considérant sous ce rapport, je peux donc me dire le plus méchant de tous les hommes,

Le fondement de la vraie humilité est la connaissance de soi-même ; or cette connaissance étant plus grande à proportion de la lumière que Dieu donne, l'humilité l'est aussi. Dieu donne différemment cette lumière, aux uns plus, aux autres moins ; cela dépend de sa pure libéralité. C'est en quoi il est vrai de dire que l'humilité est un don de Dieu ; car s'il cache sa lumière, l'orgueil nous aveugle, et nous empêche de voir ce qui est méprisable en nous. Il l'a cachée aux sages et aux grands du monde qui ne sauraient comprendre qu'ils doivent, ni qu'ils puissent être humbles, remplis qu'ils sont d'une belle estime d'eux-mêmes, et voulant que les autres en soient pleins comme eux, cela ne peut procéder que d'un grand aveuglement, nous devons donc demander souvent cette lumière à Dieu, et nous souvenir que nous pouvons toujours nous humilier davantage pouvant toujours avoir une plus grande lumière. Comme jamais nous n'arriverons à connaître

toute la sublimité des grandeurs divines, parce qu'elle est infinie ; de même nous ne connaissons jamais toute la profondeur de nos misères, parce qu'elle est aussi presque infinie; mais, quelque petite que soit la lumière qui m'éclaire, j'en sais assez pour connaître clairement que je ne suis rien,- qu'un grand pécheur , le dernier des hommes , et que je dois désirer d'être traité comme tel; c'est-à-dire méprisé, blâmé de tous , et mis au dernier rang, comme digne de toute abjection.

LE PUR AMOUR

Le Père Surin SJ écrivait « Oh ! Quelle est la puissance du pur amour de Jésus, sans mélange d'amour et d'intérêt propre ! « Offre-toi de tout ton cœur à la volonté divine sans chercher ton intérêt, ni en petit ni en grand, ni dans le temps ni dans l'éternité ».

Et c'est bien l'éternité qui a posé problème et qui se trouve au cœur de la querelle. Les mystiques ne se soucient plus de leur salut, cette question ne se pose plus à eux, leur unique préoccupation est d'aimer Dieu jusqu'à l'extrême. Bien plus ils affirment avec audace que même si Dieu lesamnaient ils continueraient de l'aimer jusqu'en enfer. On les imagine affirmer une telle extrémité avec le sourire alors que la question du salut est le pire des tourments pour leurs adversaires. François de Sales lui, dans sa jeunesse, nourri des innombrables sermons sur l'enfer et de la théologie de la prédestination et celle du petit nombre des élus, se croyait damné. C'est en récitant l'antique prière à la Vierge « Souvenez-vous » qu'il fut libéré de cette obsession par la Mère des Miséricordes. Le Père Jean Chrysostome qui fut le père spirituel de Jean de Bernières et du renouveau mystique normand disait qu'il méritait un milliard de fois l'enfer, mais il se réfugiait dans la miséricorde.

Madame Guyon a hérité de la querelle du pur amour qui a opposé les théologiens raisonnables à ces fous d'amour que sont les mystiques.

Il est nécessaire de rappeler ce qu'est l'amour pour Dieu. D'une part il y a la position scolastique qui parle avec saint Thomas d'Aquin de l'amour d'amitié, nous aimons Dieu comme nous aimons un ami et la pureté de l'amour consiste en un désintéressement, à ne rien attendre en retour. D'autre part nous avons un amour passionné, inconditionnel, fou des mystiques. Les premiers insistent sur l'évitement du péché mortel et de sa conséquence qui l'enfer. Les seconds ne se préoccupent même plus de leur salut, car ce serait un retour sur soi-même et affirment que si Dieu les mettait en enfer, ils continueraient à l'aimer au milieu des flammes. Ce sont deux langages qui s'affrontent, l'un est rationnel et l'autre poétique et passionnel. D'où un dialogue de sourds ! Mais la question reste d'actualité par la présence de l'intégrisme et son obsession du péché mortel et de

l'enfer, obsession qui l'empêche de parler d'amour et lui rejeter l'enseignement de Jean-Paul II sur la miséricorde.

Le dialogue de Pierre et de Jésus rapporté par le disciple que Jésus aimait met bien en évidence la *philia*, amour d'amitié et l'agapé l'amour surnaturel. À la fin du dialogue Jésus se contente de l'amour d'amitié de Pierre bien qu'il eût préféré qu'il l'aime d'amour.

« Après qu'ils eurent mangé, Jésus dit à Simon Pierre : Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu plus que ne m'aiment ceux-ci ? (*agapein*) Il lui répondit : Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime (*philein*). Jésus lui dit : pais mes agneaux.

Il lui dit une seconde fois : Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu (*agapein*) ? Pierre lui répondit : Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime. (*philein*) Jésus lui dit : Pais mes brebis.

Il lui dit pour la troisième fois : Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? (*philein*) Pierre fut attristé de ce qu'il lui avait dit pour la troisième fois : M'aimes-tu ? Et il lui répondit : Seigneur, tu sais toutes choses, tu sais que je t'aime (*philein*). Jésus lui dit : Pais mes brebis. (Jean 21, 15-17)

Nul doute que Jean qui assistait à ce dialogue aurait répondu : Jésus, je t'aime d'amour !

Pascal dans les Provinciales est le premier à se prononcer en faveur du pur amour. Sans susciter de débat. Ensuite un disciple bien-aimé de François de Sales, Jean-Pierre Camus écrivit La défense du pur amour. Il fut attaqué par le jésuite Antoine Sirmond qui publia La défense de la vertu.

Ces deux titres illustrent bien les deux voies qui sont proposées aux chrétiens. La première est mystique et fait le constat que l'on peut s'attaquer de front aux vertus en combattant les vices qui leur sont opposés, on en ressortira toujours vaincu, on pourra même passer sa vie entière dans ce combat perdu d'avance. La seconde qui est celle des dévots prétend qu'il faut les combattre une à une et mener une vie vertueuse aux yeux de tous. Nous voyons poindre le Tartuffe de Molière. De fait la vertu maîtresse qui est l'humilité ne peut s'acquérir

en combattant l'orgueil qui ne meurt, dans le meilleur des cas qu'un quart d'heure après la mort. La position mystique qui se fera qualifier de quiétiste est de dire que les vertus acquises à la force du poignet sont bien fragiles et ne deviennent que rarement un habitus. Les vraies vertus sont infuses. Ce n'est pas mon humilité qui m'intéresse, mais l'humilité du Christ qui vit en moi. La priorité est donc d'avancer dans l'abandon et d'entrer dans les voies passives après avoir pratiqué une ascèse active où Dieu, voyant que nous sommes bien disposés, viendra à notre secours et fera le travail en nous. Camus triompha, mais nous étions sous Louis XIII, tout fut remis en cause sous le règne de Louis XIV et sous l'influence de Madame de Maintenon, dans un combat qui opposa Bossuet surnommé l'Aigle de Meaux à Fénelon surnommé le cygne de Cambrai. L'Aigle bouffa le Cygne et ce fut la défaite des mystiques qui demeurent soupçonnés et éveillent la méfiance jusqu'à aujourd'hui.

Dans le chapitre V du traité de l'amour de Dieu de saint François de Sales nous lisons ces lignes admirables :

Des doux autres degrés de plus grande perfection avec lesquels nous pouvons aimer Dieu sur toutes choses.

Or, il y a des autres âmes qui n'aimant ni les superfluités ni avec superfluité, mais aimant seulement ce que Dieu veut, et comme Dieu veut. Âmes heureuses, puisqu'elles aimant Dieu, et leurs amis en Dieu, et leurs ennemis pour Dieu. Elles aimant plusieurs choses avec Dieu, mais pas une sinon en Dieu et pour Dieu; c'est Dieu qu'elles aiment, non seulement sur toutes choses, mais en toutes choses, et toutes choses en Dieu; semblables au phénix parfaitement rajeuni et revigoré, que l'on ne voit jamais qu'en l'air ou sur les sommets, des monts qui sont en l'air. Car ainsi ces âmes n'aimant rien, si ce n'est en Dieu, quoique toutefois elles aiment plusieurs choses avec Dieu et Dieu avec plusieurs choses. Saint Luc récite que notre Seigneur invita à sa suite un jeune homme qui l'aimait vraiment bien fort, mais il aimait encore grandement son père, et pour cela voulait retourner à lui; et notre Seigneur lui retranche cette superfluité d'amour, et l'excite à un amour plus pur, afin que non seulement il aime notre Seigneur plus que son père, mais qu'il n'aime son père qu'en notre Seigneur. Laisse aux morts le soin d'ensevelir leurs morts; mais quant à toi (qui as trouvé la vie) va et annonce le royaume de Dieu. Et ces

âmes, comme vous voyez, Théotime, ayant une si grande union avec l'époux, elles méritant bien de participer à son rang, et d'être reines comme il est roi, puisqu'elles lui sont toutes dédiées sans division ni séparation quelconque, n'aimant rien hors de lui et sans lui, aies seulement en lui et pour lui.

Mais enfin au-dessus de toutes ces âmes il y en a une très uniquement unique, qui est la reine des reines, la plus aimante, la plus aimable et la plus aimée de toutes les amies du divin époux qui non seulement aime Dieu sur toutes choses et en toutes choses, mais n'aime que Dieu en toutes choses; de sorte qu'elle n'aime pas plusieurs choses, mais une seule chose, qui est Dieu. Et parce que c'est Dieu seul qu'elle aime en tout ce qu'elle aime, elle l'aime également partout, selon que le bon plaisir d'icelui le requiert, hors de toutes choses et sans toutes choses. Si ce n'est qu'Esther qu'Assuérus aime, pourquoi l'aimera-t-il plus lorsqu'elle est parfumée et parée, que lorsqu'elle est en son habit ordinaire? Si ce n'est que mon Sauveur que j'aime, pourquoi n'aimerais-je pas autant la montagne de Calvaire que celle de Thabor, puisqu'il est aussi véritablement en l'une qu'en l'autre? Et pourquoi ne dirais-je pas aussi cordialement en l'une comme en l'autre : Il est bon d'être ici ? J'aime le Sauveur en Égypte, sans aimer l'Égypte; pourquoi ne l'aimerais-je pas au festin de Simon le lépreux, sans aimer le festin? Et si je l'aime entre les blasphèmes qu'on répand sur lui, sans aimer les blasphèmes, pourquoi ne l'aimerai-je pas parfumé de l'onguent précieux de Magdeleine, sans aimer ni l'onguent ni la senteur? C'est le vrai signe que nous n'aimons que Dieu en toutes choses, quand nous l'aimons également en toutes choses, puisque, étant toujours égal à soi-même, l'inégalité de notre amour envers lui ne peut avoir origine que de la considération de quelque chose qui n'est pas lui.

Or, cette sacrée amante n'aime non plus son roi avec tout l'univers, que s'il était tout seul sans univers; parce que tout ce qui est hors de Dieu, et n'est pas Dieu, ne lui est rien. Âme toute pure, qui n'aime pas même le paradis, sinon parce que l'époux y est aimé, mais l'époux si souverainement aimé en son paradis, que s'il n'y avait point de paradis à donner, il n'en serait ni moins aimable, ni moins aimé par cette courageuse amante, qui ne sait pas aimer le paradis de son époux, aies seulement son époux de paradis, et qui ne prise pas moins le Calvaire, tandis que son époux y est crucifié, que le ciel où il est

glorifié. Celui qui pèse une des petites boulettes du cœur de sainte Claire de Montefalco y trouve autant de poids comme il en trouve les pesant toutes trois ensemble.⁷ Mais le grand amour trouve Dieu autant aimable lui seul que toutes les créatures avec lui ensemble, d'autant qu'il n'aime toutes les créatures qu'en Dieu et pour Dieu.

De ces âmes si parfaites, il y en a si peu, que chacune d'icelles est appelée unique de sa mère, qui est la Providence divine. Elle est dite unique colombe, qui pourtant n'aime que son colombeau. Elle est nommée parfaite, parce qu'elle est rendue par amour une même chose avec la souveraine perfection, dont elle peut dire avec une très humble vérité : Je ne suis que pour mon bien-aimé, et il est tout tourné devers moi.

Or, il n'y a que la très Sainte Vierge Notre-Dame qui soit parfaitement parvenue à ce degré d'excellence en l'amour de son cher bien-aimé : car elle est une colombe si uniquement unique en dilection, que toutes les autres étant mises auprès d'elle en comparaison, méritant plutôt le nom de corneilles que de colombes. Mais laissant cette nonpareille reine en son incomparable éminence, ou a certes vu des âmes qui se sont tellement trouvées en l'état de ce pur amour, qu'en comparaison des autres, elles pouvaient tenir rang de reines, de colombes uniques, et de parfaites amies de l'époux. Car, je vous prie, Théotime, que devait être celui qui de tout son cœur chantait à Dieu :

Dans le ciel, sinon toi, qui me peut être cher,

Et que veux-je ici-bas, sinon toi ?

Et celui qui s'écriait : J'ai estimé toutes choses boue et fange, afin de m'acquérir Jésus-Christ, ne témoigna-t-il pas qu'il n'aimait rien hors de son maître, et qu'il aimait son maître hors de toutes choses? Et quel pouvait être le sentiment de ce grand amant qui soupirait toute la nuit : Mon Dieu est pour moi toutes choses? Tels furent saint Augustin, saint Bernard, les deux saintes Catherine, de Sienne et de Gênes et plusieurs autres, à l'imitation desquels un chacun peut aspirer à ce divin degré d'amour. Âmes rares et singulières qui n'ont plus aucune ressemblance avec les oiseaux de ce monde, non pas

⁷ Sainte Claire de Montefalcone. Il est rapporté dans la Vie de cette sainte religieuse qu'après sa mort, en 1308, ses sœurs ayant ouvert son corps, trouvèrent dans son cœur l'image de Jésus-Christ en croix, et dans le fiel trois petites boules, égales de poids entre elles, chacune cependant pesant autant que les autres ce qui fut considéré comme une image de la Trinité.

même avec le phénix qui est si uniquement rare, mais sont seulement représentées par cet oiseau que, pour son excellente beauté et noblesse, on dit n'être pas de ce monde, mais du paradis dont il porte le nom. Car ce bel oiseau, dédaignant la terre, ne la touche jamais, vivant toujours en l'air, de sorte que lors même qu'il veut se délasser, il ne s'attache aux arbres que par de petits filets, auxquels il demeure suspendu en l'air, bars duquel et sans lequel il ne peut ni voler ni reposer.⁸ Et de même ces grandes âmes n'aimant pas, à proprement parler, les créatures en elles-mêmes, mais en leur créateur et leur créateur en icelles. Que si elles s'attachant par la loi de la charité à quelque créature, ce n'est que pour se reposer en Dieu, unique et finale prétention de leur amour. Si que trouvant Dieu ès créatures, et les créatures en Dieu, elles aimant Dieu, et non les créatures, comme ceux qui pêchant aux perles, trouvant les perles dans les huîtres, n'estimant toutefois leur pêche que pour les seules perles.

Au demeurant, il n'y eut, comme je pense, jamais créature mortelle qui aimât l'époux céleste de ce seul amour si parfaitement pur, sinon la Vierge, qui fut son épouse et mère tout ensemble. »

Fénelon s'inscrit dans une tradition qui remonte à Clément d'Alexandrie dont il publiera un ouvrage où ce Père de l'Église montre qu'il existe une voie que peu de chrétiens empruntent et qu'il est difficile d'enseigner sous peine d'être rejeté. Pourtant elle s'appuie sur une lecture non édulcorée des évangiles. Bien des paroles de Jésus paraissent inadmissibles et on préfère glisser dessus où leur donner un sens soit métaphorique soit didactique. Bossuet n'acceptera pas qu'il faille haïr sa propre vie, rejeter son propre bonheur, renoncer à son moi qu'il voit comme le véritable point de départ de toute démarche spirituelle. Que fait-il de l'enseignement de Jésus : celui qui perdra sa vie (en grec psyché) pour moi la gagnera. Il ne possède pas la connaissance psychologique nécessaire pour comprendre la kénose de la psyché, il ne n'a pas la connaissance de l'expérience extraordinaire du Pseudo-Denis et de Maître Eckart sur la naissance de Dieu dans l'âme qui fait de nous une créature nouvelle. On ne peut pas aimer

⁸ Oiseau de paradis, oiseau remarquable par son plumage, dont les premiers apportés d'Océanie en Europe donnèrent lieu à ces fables que l'auteur prend ici comme terme de comparaison.

Dieu avec son ego, c'est pour cela que Pascal écrit l'expression célèbre « le moi est haïssable », c'est Dieu qui vient s'aimer en nous et par là nous rend semblable à Lui. Le moi est déifiable à condition qu'il se renonce totalement et accueille les mouvements du Pur amour tel qu'il est décrit dans le chapitre 13 de la première épître aux Corinthiens : « l'amour ne cherche pas son intérêt ». Nous retrouvons une telle conception de l'ego et du pur altruisme chez des philosophes modernes comme Derrida et surtout Emmanuel Levinas.

« Si l'on résume les choses à leurs traits essentiels, au fond la question que pose Fénelon est la suivante : l'homme – précisons qu'il s'agit ici de l'homme mû par la grâce, non de la nature (déchue) laissée à elle-même – est-il capable d'un amour de Dieu qui soit entièrement désintéressé et qui réciproque la parfaite gratuité de l'amour divin pour l'homme ? Est-il possible d'attester de l'existence – aussi rare soit-elle et le fait seulement d'êtres d'exception (les saints) – d'un tel désintéressement ? Dans les deux cas, la réponse de Fénelon est oui. Et cette réponse s'élabore sur trois principes liminaires. Le premier est de nature définitionnelle : l'amour véritable est désintéressé, c'est-à-dire gratuit et dénué de tout mobile « égoïste » ; le deuxième est existentiel : au-delà de l'espérance de tout bien – s'agirait-il du salut et de la félicité éternelle –, il se montre et se révèle dans l'acceptation du sacrifice de son propre bonheur ; le troisième est plus théorique : l'amour parfait exige la totale et parfaite renonciation à toute expression de la volonté propre dans un « délaissement » à Dieu qui est une « désappropriation » de soi. Ainsi s'articulent autour de la notion clé de désintéressement les deux concepts qui lui sont intimement liés, pour autant que le désintéressement soit pris dans son sens radical ou « pur » : le renoncement (au bonheur) et l'abandon total de soi à l'autre (en l'occurrence à Dieu), autrement dit : le sacrifice et la désappropriation.

En élaborant ainsi les schèmes quasi transcendants d'une théorie de l'amour véritable – de l'amour « pur », dénué de tout motif « égoïste » –, Fénelon ouvrit la porte à une formidable controverse qui emporta

les plus grands esprits de l'époque, mais dont l'intérêt demeure toujours actuel. »⁹

⁹ <https://www.cairn.info/revue-du-mauss-2008-2-page-173.htm>

L'ASCÈSE

L'ascèse a été longtemps considérée comme la voie royale vers la vie mystique. Chez Madame Guyon elle n'occupe pas une grande place. Les exercices ascétiques (c'est un pléonasme, car ascèse signifie exercice) sont transformés dans l'unique ascèse qui est le détachement.

On peut considérer qu'il existe plusieurs formes et compréhensions de l'ascèse.

La première est une lutte contre la chair et contre les tentations et consiste en toutes sortes de privations et de mortifications. Pratiquée sans discernement elle peut s'avérer plus nuisible que productive. Saint Bernard y a renoncé quand il s'est aperçu qu'il avait abîmé son corps, il était pris de vomissement même au chœur, il avait dû pratiquer un trou près de sa stalle pour pouvoir se soulager sans quitter l'office ! L'ascèse nécessite la *discretio*, c'est-à-dire le discernement.

On rencontre une ascèse stupide quand l'exercice est pratiqué pour lui-même et non en vue des bénéfices recherchés.

Il est cependant nécessaire de se fixer quelques points d'ascèse dans notre vie aujourd'hui. On pourra par exemple et avec profit renoncer à la télévision en le faisant par amour pour Dieu en se disant que la pollution par l'image ne peut que lui déplaire. Dans la nourriture on pourra s'exercer à ne consommer que ce qui est pour le corps et pour la planète et ce qui provient d'un commerce équitable. Notre corps n'est une poubelle, mais le Temple du Saint-Esprit. Une ascèse très profitable est le réveil de nuit pour consacrer un moment à l'oraison. C'est à chacun de choisir ses points d'ascèse, ils lui serviront aussi de sonnette d'alarme qui appelle à se reprendre dans le relâchement. Ces points d'ascèse pourront changer au cours de notre vie.

Attention ! Les « prouesses » ascétiques ne font que renforcer l'orgueil, mais la modération n'est pas la tiédeur.

LE SACRIFICE

« Sitôt que vous sentez quelque chose qui vous répugne et qui vous est proposé comme souffrance, abandonnez-vous à Dieu d'abord pour cette même chose et donnez-vous à Lui en sacrifice. »

Que de malentendus sur la notion de sacrifice !

Au début était le sacrifice : dès l'époque préhistorique, on célèbre des sacrifices pour se réconcilier avec le monde invisible, pour qu'il obtienne des faveurs. Sacrifices d'animaux ou sacrifices humains, sacrifices de ce que l'on a de plus cher pour apaiser les dieux ou les démons. Sacrifice du premier né et des prémices. Le sacrifice est inscrit profondément dans l'inconscient collectif.

Nous voyons dans la Bible l'évolution de la notion de sacrifice. Le premier sacrifice végétal, celui d'Abel conduira au premier meurtre de l'histoire. Dieu refuse le sacrifice d'Isaac, c'est un sacrifice interdit. Le sacrifice du premier né se transformera en consécration du premier né. Dans sa pédagogie Dieu fait des concessions à l'inconscient humain pour le mener vers un sacrifice spirituel. Les prophètes s'élèveront en son nom contre cette débauche de sang qui peut être perçu par Dieu comme une puanteur si le cœur ne s'offre pas.

Jésus sera le dernier sacrifice parfait qui met fin à tout autre sacrifice afin de nous rendre la paix.

Le sacrifice prend alors un sens nouveau qui est d'ailleurs contenu dans son étymologie latine *sacrificare*, faire du sacré. Il consiste à s'unir au seul sacrifice du Christ. Rendre saint ce qui ne l'est pas. La souffrance est un mal en soi, mais si nous l'unissons avec amour à celle du Christ, elle devient un acte bénéfique, une force, une joie comme le dit sainte Thérèse : Pour moi la souffrance devient joie intense quand l'âme s'élance vers Dieu, plein d'amour. Il ne faut pas confondre un comportement victimaire avec l'oblativité.

MADAME GUYON

Pour certains elle est la plus grande mystique du XVIIe siècle et pour d'autres elle est une hérétique. Il est difficile de comparer les mystiques entre eux, mais pour nous elle est à compter parmi les plus grands. Elle est l'aboutissement de l'invasion mystique qui commence dès la fin du XVIe et s'achève à la fin du Grand Siècle des âmes, étouffé par les dévots piétistes et les jansénistes qui faute d'être à la hauteur condamnent avec beaucoup de violence ceux qui sont familiers des plus hautes cimes, étant entendu qu'elles sont, par grâce, à la portée des plus humbles. Les jésuites sont à compter parmi les persécuteurs bien qu'un père Lallemand figure au palmarès de nos mystiques. En effet

Au XVIIe la France se voit constellée d'un nombre incroyable de saints mystiques, les énumérer prendrait toute une page ! Nous ne connaissons que ceux qui ont été canonisés comme Vincent de Paul, Louise de Marillac, Jeanne de Chantal, François de Sales, Jean-Eudes.

Les ennemis de la vie mystique ont inventé un mot et un corps de doctrine : le quiétisme tellement attaché à Madame Guyon qu'il semble avoir été fabriqué pour elle. C'est bien l'avis d'Henri Bremond qui dit que cette querelle aurait dû durer deux jours. Elle dure jusqu'à aujourd'hui et le nom de Jeanne Guyon reste attaché et entaché par une hérésie inventée de toute pièce. Si elle n'a jamais été condamnée par Rome, elle demeure suspectée. C'est Miguel de Molinos qui dans cette forgerie a payé pour tout le monde. Il fallait bien un fondateur de cette hérésie quiétiste et cela tomba sur cet espagnol qui vivait à Rome en grande odeur de sainteté et était l'ami personnel du pape qui ne fit rien pour sa défense, mais le laissa aux mains de la « sainte » Inquisition. Il faudrait un procès en révision de Molinos, mais les historiens qui ont voulu faire des recherches se sont entendus répondre : les archives après avoir été déplacées ont disparu. C'est bien commode surtout quand on sait que les aveux des suspects ont été obtenus sous la torture. Quant à Molinos il ne se justifia jamais et demeura en paix, indifférent aux accusations, à la condamnation et à l'emprisonnement. Celui qui avait été acclamé par la foule romaine

comme un saint pendant vingt ans vécut cette épreuve terrible avec la même âme.

Quant à Bossuet, il triompha et publia aussitôt les propositions attribuées à Molinos dans sa condamnation et s'empessa de les communiquer au Roi et à Madame de Maintenon. Il faut dire que Louis XIV avait fait du lobbying au Vatican. Ce dernier quart du XVIIe siècle avait été bien triste qui voyait triompher le parti dévot en même temps qu'une politique qui voulait en finir avec les protestants abolissant l'Édit de Nantes et menant une guerre d'extermination des huguenots dans les Cévennes comme le feront les révolutionnaires en Vendée. Le code Noir en faveur de l'esclavage sera aussi publié. Comme Versailles était morne sous la domination de Bossuet et de La Maintenon. Le roi et la « reine » morganatique se mourraient d'ennui et persécutaient les mystiques.

Madame Guyon descend de l'école normande, elle est la petite fille spirituelle de Jean de Bernières. Saint Jean de la Croix a été diffusé très tôt dans cette région de France alors que c'est sainte Thérèse d'Avila qui a été la plus influente chez les mystiques parisiens avec la fondation du Carmel du Pontoise voulu et presque forcé par le Cardinal de Bérulle. Sous ses pressantes et insistantes invitations, Thérèse d'Avila envoya « sa fille et sa couronne », Anne de Jésus.

Le père spirituel de Madame Guyon est le Père Lacombe formé par Jean de Bernières.